Dunn John P.,
Khedive Ismail's Army.

London, Routledge, 2005, XVII-240 p.
ISBN : 978-0714657042

Ce livre, centré sur l'armée égyptienne sous le règne du khédive Ismaïl (1863-1879) a d'abord le mérite de rappeler que l'entreprise d'expansion impérialiste en Afrique ne fut pas exclusivement européenne. Dès les débuts du XIXe siècle (fondation de Khartoum, 1823), les souverains égyptiens surent se constituer un vaste empire, comprenant le Soudan actuel, et visant à dominer tout le quart nord-est du continent, avec l'Éthiopie et la corne de l'Afrique jusqu'à Zanzibar. Comme pour les Européens, la propagation de la « civilisation » (ici une « modernité » à connotation religieuse non pas chrétienne, mais musulmane) et le développement du commerce constituèrent les justifications principales de la conquête, avec la mise au premier plan de la répression de la traite des esclaves (convention avec l'Angleterre de 1877). Tout au plus peut-on observer que le souci d'alléger la charge de la dette poussa Ismaïl à chercher désespérément des ressources dans son Empire, souci étranger aux puissances coloniales du nord. En réalité, cet effort s'avéra très coûteux, les dépenses militaires n'étant guère compensées par des recettes supplémentaires, et aggrava donc la situation financière de l'Égypte.

L'auteur montre ensuite que l'instrument essentiel d'un Empire colonial ne pouvait être qu'une armée. Celle d'Ismaïl fut très différente du *Niẓām al-Ǧadīd* de Mohammed-Ali et d'Ibrahim, qui avait permis à l'Égypte de disputer à l'Empire ottoman la suprématie en Orient. Elle apparaît s'être beaucoup plus calquée sur le modèle européen. Elle bénéficia de contingents nombreux (90 000 hommes en 1875 pour une population de cinq millions d'habitants), grâce à un système de conscription très lourd. Elle fut dotée d'armements très comparables à ceux des meilleurs troupes européennes, en particulier de fusils à répétition, et d'une bonne artillerie. Ses cadres furent convenablement formés. Tous ces facteurs permirent à l'armée égyptienne d'acquérir une indubitable supériorité régionale et même de figurer honorablement dans des campagnes extra-africaines : Crimée, Mexique, Crête, Balkans. Pourtant, elle ne put parvenir à vaincre les armées de l'empereur d'Éthiopie. Celles-ci lui infligèrent à Goura, en mars 1876, un très coûteux revers, annonciateur des défaites subies face à l'armée britannique en 1882, puis aux contingents mahdistes en 1885. Les échecs subis face aux Éthiopiens et aux Soudanais ne furent pas sans conséquence, car ils renforcèrent la combativité, mais aussi l'armement de ces derniers.

Les raisons de cette infériorité sont bien mises en valeur. Tout d'abord, l'encadrement et le commandement furent très insuffisants. Les cadres occidentaux furent rarement de qualité. En particulier, les officiers américains vétérans de la Guerre civile, appelés en assez grand nombre après 1865, divisés entre ex-fédéraux et ex-confédérés, portés à mépriser les Égyptiens, ne surent pas exercer un magistère fructueux ni un commandement efficace. Le corps des officiers d'origine locale manqua tout autant d'homogénéité, les Turco-circassiens, favoris des souverains, s'opposant aux arabophones, réduits à des positions obscures. Les soldats, recrutés de force parmi les paysans égyptiens, mal payés, mal nourris et mal traités, furent rarement très bien formés. Certains services, comme le Génie et l'Intendance, si importants dans les expéditions coloniales, furent très rarement à la hauteur des ambitions. Le khédive, à l'inverse de son grand-père Mohammed Ali et de son père Ibrahim, ne commanda jamais lui-même sur le terrain. On s'explique ainsi que, en face d'armées rustiques mais plus nombreuses, composées de combattants déterminés, menés par des souverains entraîneurs d'hommes capables de faire manœuvrer leurs guerriers, les troupes égyptiennes n'aient pas pu faire preuve de la détermination et de l'endurance des contingents des grandes puissances européennes.

Cet ouvrage permet ainsi de réfléchir, en quelque sorte « en creux », sur les conditions de la supériorité militaire de l'Occident. Il paraît démontrer que le système militaire européen ne pouvait être intégralement importé, car il constituait un ensemble indissoluble d'un État-Nation jouissant des ressources de la révolution industrielle, réalités dont l'Égypte était encore éloignée. Par bien des côtés, la modernisation introduisait au contraire des faiblesses et des vulnérabilités. Est-ce un hasard si les Africains qui tinrent l'armée égyptienne en échec en faisant appel à des levées en masse au nom de mots d'ordre religieux traditionnels, furent aussi les adversaires les plus redoutables des conquérants italiens et britanniques ?

Jacques Frémeaux
Université Paris IV-Sorbonne

BCAI 23 (2007) Dunn John P.: Khedive Ismail's Army., recensé par Jacques Frémeaux
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net